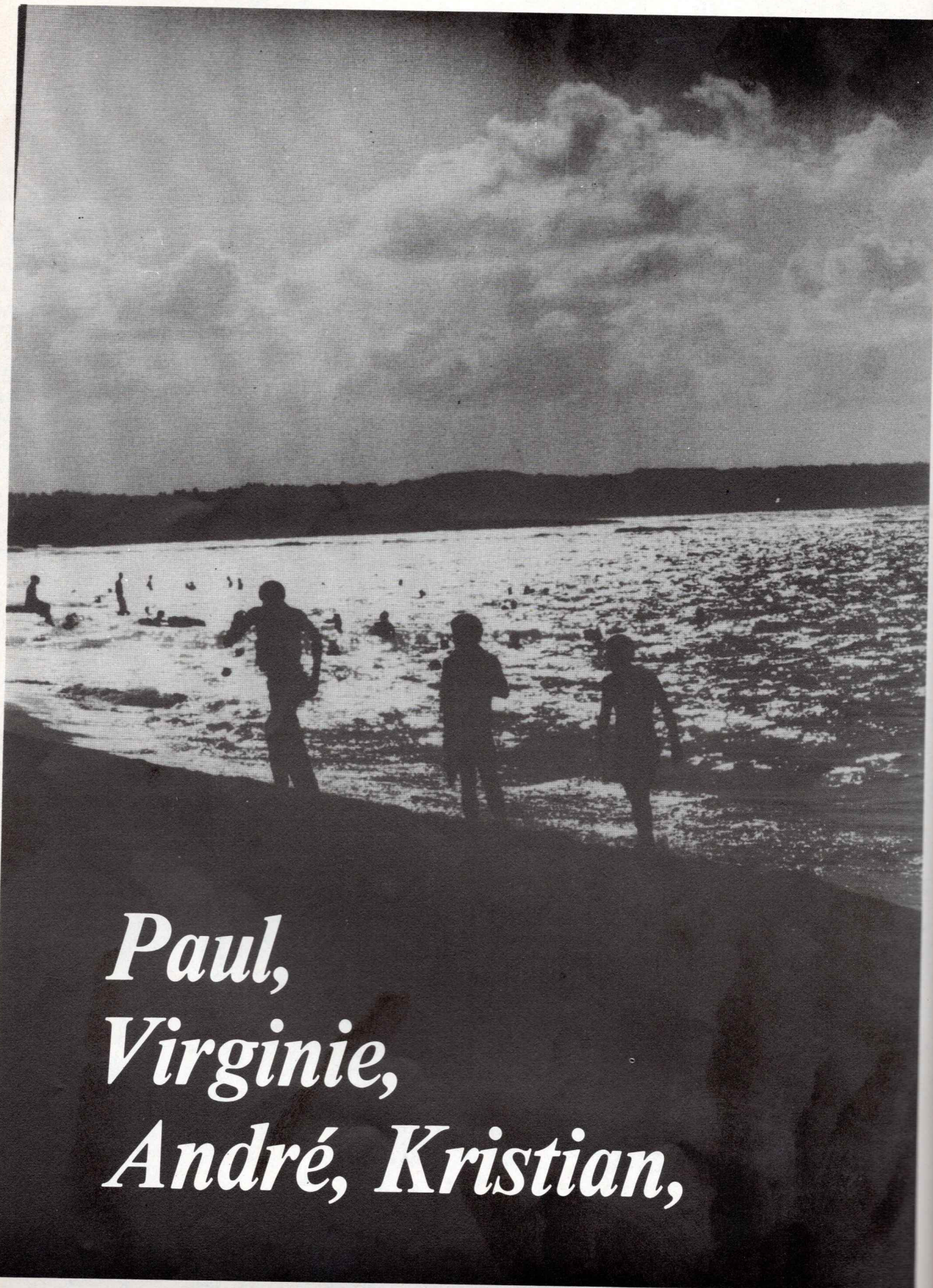




*Paul,
Virginie,
André, Kristian,*

et quelques autres enfants littéraires de l'océan indien

Pour le voyageur littéraire curieux, qui s'aventure sur des territoires assez mal connus, du côté des littératures insulaires du Sud-Ouest de l'océan Indien, vers les Mascareignes, les Seychelles, Madagascar, les Comores, la rencontre d'une thématique de l'enfance n'est pas inattendue. D'abord parce que le fait littéraire lui-même et l'enfance sont étroitement apparentés. La littérature, c'est l'enfance préservée et continuée. A travers ses métamorphoses multiples, elle perpétue des pratiques qui s'enracinent aux temps lointains où nous apprenions à parler en jouant avec le langage, où nous apprenions à vivre en écoutant les adultes raconter de belles histoires... Beaucoup d'œuvres littéraires rencontrent leur public, un public attentif et émerveillé, dans les classes d'âge de l'enfance – et l'école fait beaucoup pour encourager cette consommation enfantine des produits littéraires. Réciproquement, il semble tout à fait légitime que l'enfance et les enfants soient les sujets privilégiés des fictions littéraires.

Or, dans les archipels de l'océan Indien, il y a des raisons plus spécifiques pour qu'enfance et littérature

soient intimement liées. Il s'y est développé, principalement à travers les œuvres en langue française, comme une mythologie littéraire de l'enfance insulaire. Ce sont les différents visages de cette « mythologie » que je voudrais présenter ici.

les enfants du paradis

Au point de départ, peut-être, le roman édifiant d'un disciple de Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, qui séjourna à l'île de France (aujourd'hui île Maurice) en 1768-1770. Son **Paul et Virginie** (1^{re} édition en 1788) constitue un des plus prodigieux succès de librairie au XIX^e siècle. Bernardin y rêve l'harmonie retrouvée entre la nature et l'homme, y prêche la vertu dans la soumission aux lois naturelles. La France révolutionnaire le récompense d'ailleurs en le nommant en 1794 professeur de morale républicaine à l'École normale supérieure.

Ce que les lecteurs ont surtout retenu, c'est la bonne nouvelle annoncée par le roman et popularisée par une iconographie proliférant sur les supports les plus divers : livres illustrés, lithographies, images d'Épinal, assiettes décorées, pa-

piers peints, etc. Cette bonne nouvelle, c'était la redécouverte du paradis, dans la lointaine île de France, au milieu de l'océan Indien. Deux enfants innocents y connaissaient le bonheur d'un amour discrètement incestueux. Le roman de Bernardin renouait ainsi avec la vieille imagerie mythique que l'Occident médiéval avait élaboré sur les pays de l'océan Indien : on situait dans ces régions ignorées et fabuleuses le lieu du paradis terrestre, on croyait y rencontrer prodiges et merveilles, on espérait y aborder aux « îles fortunées », on rêvait d'y transgresser les interdits de la morale...

Paul et Virginie était évidemment écrit pour alimenter les rêveries paradisiaques des lecteurs européens. Mais les insulaires de l'océan Indien ont pu y nourrir aussi leur propres fantasmes. Ainsi les poètes réunionnais du XIX^e siècle, assurés que leur île est le paradis retrouvé, déplorent-ils leur destin d'exilés de l'Éden : ces fils de la bourgeoisie coloniale ont été envoyés continuer leurs études dans la froide Europe, où tout les éloigne du bonheur de l'enfance et de l'île natale. Ils écrivent des poèmes sagement académiques pour dire leur nostalgie du paradis insulaire. Le plus connu

* Maître-Assistant à l'Université de Paris-XIII.

d'entre eux, Leconte de Lisle, construit, dans ses poèmes réunionnais, l'image d'une île-mère touffue, chaude, luxuriante : en se glissant dans sa pénombre doucement humide, en s'accordant aux vibrations heureuses de l'air et de la lumière, on pourrait retrouver le chemin de l'extase anté-natale...

les pouvoirs de l'enfance

Les archipels de l'océan Indien sont tard venus à l'histoire. La grande île de Madagascar a commencé d'être habitée il y a moins de deux millénaires. Moins de quatre siècles pour les Mascareignes. Moins de trois pour les Seychelles. C'est fort peu au regard du long passé humain. Rien de surprenant si parfois les insulaires s'étonnent ou s'inquiètent de leur jeunesse historique.

A Madagascar, l'interrogation porte sur le mystère des origines. Qui sait d'où, quand, comment sont arrivés les premiers ancêtres sur les rivages déserts de l'île rouge ? Cette énigme (partiellement) irrésolue par la science historique autorise la multiplication des réponses farfelues : les anciens Malgaches auraient été des Chinois, des Hébreux, des Indiens, des Bretons, des Grecs rescapés de la Guerre de Troie... Mais surtout elle avive le sentiment d'une indécision juvénile : on perçoit cette instabilité, cette quête adolescente de l'identité dans l'œuvre poétique de Jean-Joseph Rabearivelo. Même le chant de gloire de Jacques Rabemananjara, présentant son île natale à l'amie étrangère, montre la permanence de rêveries sur les secrets de la naissance et la jeunesse de son peuple :

Là-bas, c'est le soleil ! C'est le bel été, caressant et tragique !

C'est l'homme au cœur plus vrai que l'acier le plus pur !

Et c'est la race enfant, chantante et pacifique, pour avoir vu le jour aux bords harmonieux du Pacifique.

(Lyre à sept cordes)

Dans les îles créoles, le peuplement est encore plus récent qu'à Madagascar. Cette brièveté d'existence historique a pu être utilisée par l'idéologie coloniale pour maintenir dans une minorité prolongée des populations encore neuves : il n'y avait qu'à glisser de la constatation d'une jeunesse historique à l'affirmation d'une enfance ontologique : « Les Noirs sont de grands enfants, qu'il faut traiter comme tels... » D'où l'attitude condescendante (qui va jusqu'à l'occultation) face aux traditions populaires créoles. Même l'érudit Charles Baissac, qui, à la fin du XIX^e siècle, recueillit une documentation considérable sur le folklore de l'île Maurice, présentait les fruits de sa collecte comme les productions amusantes d'un « peuple d'enfants ». Pour déprécier la langue créole, il suffisait de la définir comme une langue d'enfants ou une langue-enfant : langue immature, inachevée, balbutiante, lacunaire, elle n'avait pas à revendiquer une place dans le cercle des langues adultes.

Or, pour le poète mauricien Malcolm de Chazal et pour son maître Robert-Edward Hart, c'est précisément dans cette enfance prolongée que réside le génie propre des îles créoles de l'océan Indien. Il y a dans l'état d'enfance une source de pouvoirs, une faculté de connaissance que les insulaires créoles ont su capter mieux que d'autres.

Soit l'ensemble romanesque de Robert-Edward Hart, le **Cycle de Pierre Flandre**, publié à l'île Maurice entre 1928 et 1936. Le premier volume, **Mémorial de Pierre Flandre**, raconte l'enfance du héros, Pierre Flandre, en s'intéressant davantage à ses états d'âme, à sa vie intérieure qu'aux événements anecdotiques qui lui surviennent. Le jeune Pierre est en quête de l'absolu ; il a soif d'un dieu inconnu et ses exaltations mystiques aboutissent à la découverte d'un panthéisme naturaliste. Il connaît les amitiés et les amours de l'enfance, les effusions, les angoisses et les dégoûts d'une

sensibilité ardente. Puis, c'est un jour l'événement capital :

Et puis encore, un jour, tu as été le théâtre de la tragédie inconsciente. L'enfant s'est aboli en libérant l'adolescent, telles ces mères qui meurent à l'instant qu'elles donnent la vie. Tu n'as pas compris quel royaume tu perdais.

Pierre Flandre est devenu « le tombeau de l'enfant Pierre ». Désormais, sa vie n'est plus que poursuite de l'enfance perdue. Peu importent les péripéties de son existence : ses amours malheureuses ; sa tentation de la paternité par procuration (il adopte l'enfant orphelin de son amie d'enfance et aime s'entourer d'êtres très jeunes, dont il fait ses fils spirituels) ; sa recherche du dépouillement, qui doit le conduire vers « la simplicité substantielle de la vie ». En fait, il est toujours « à la quête de l'enfance fabuleuse ». Un retour à Port-Louis, « vingt ans après », n'est que le prétexte à un itinéraire proustien à travers les quartiers redécouverts, pour retrouver « un écho, un reflet, une odeur, une saveur » de l'enfance. Mais l'enfance fabuleuse s'évanouit chaque fois que l'on croit la ressaisir.

Quand notre printemps mauricien rayait invisiblement le ciel de brises tendues où passaient des appels, ces musiques m'enseignèrent à jamais la nostalgie du bonheur futur qui ne viendra pas.

Comment définir cette « enfance fabuleuse » ? Ce n'est pas un temps particulier. Elle ne s'enferme pas dans le passé ni dans les boîtes du souvenir. L'enfance est état de grâce, expérience spirituelle, extase... Pierre Flandre disait : « L'enfance est un rythme, une sève, un magnétisme, une inquiétude extasiée, une attente de la féerie, une vague frénésie, l'appel du divin à la bête, de la bête au divin. » Pour retrouver l'enfance, il faut se glisser dans cette faille qui permet d'échapper au temps et à l'écoulement vers la mort. Il suffit parfois du contact charnel avec l'île natale, avec Port-Louis, la ville où l'enfance



renaît à travers la luxuriance des odeurs et des sensations, avec la nature tropicale, dont les ardeurs végétales et les embrasements de couleurs font signe comme un appel mystique. Pierre Flandre, sur les flancs de la montagne qui domine Port-Louis, se laisse envahir par la joie panique de l'enfance retrouvée au cœur même de la nature insulaire :

« Ah ! jeunesse du monde, plus forte que les déclins, plus enfantine d'être immémoriale, adolescence des choses pérenniales, puberté aigüe de ce qui est cosmique, aïeule au visage de vierge, vierge à la sagesse d'aïeule. Je suis venu déchiré, et tu as étendu tes baumes sur ma blessure, terre ancestrale, terre éblouie à jamais d'un soleil orphique. »

Ce que l'œuvre de Robert-Edward Hart veut mettre en lumière, c'est la vocation enfantine des îles créoles et de la mer indienne : nulle part ailleurs, on ne saurait trouver plus court chemin vers le royaume d'enfance. Se fondant sur des intuitions analogues, Malcolm de Chazal a élaboré une poétique de l'enfance. Il est à la recherche d'une clef initiatique, qui ouvre toutes les correspondances et toutes les analogies, qui fasse voir tous les « ponts » qui unissent toutes les parcelles de l'univers. Si l'on possède cette clef, grâce à l'intuition poétique, on peut rejoindre le monde des fées absolu – et maîtriser les pouvoirs magiques de l'enfance.

Bien évidemment, ce paradis retrouvé ne peut être que l'île natale, l'île Maurice.

l'enfant révolution

Un autre visage des mythologies enfantines de l'océan Indien peut sembler encore plus curieux : on le rencontre dans les romans de Loys Masson, Mauricien exilé à Paris. Dans *Le Notaire des Noirs* (1961), par exemple, le lecteur assiste à la mise à mort d'un enfant de sept

ans : André est orphelin ; sa mère a disparu ; son père a dû s'exiler à Madagascar, à la suite, semble-t-il, de certaines malversations (mais le fils croit que c'est pour des raisons politiques et transfigure son père en agitateur révolutionnaire) ; André est recueilli par son oncle, notaire et notable conservateur... Mais il ne vit que pour attendre le retour héroïque du père en libérateur des Noirs opprimés. Or, personne ne sait entendre l'exigence de justice qui parle à travers lui. Son oncle, le notaire Galantie, est enfermé dans son égoïsme de classe. Son cousin (le narrateur du roman), au demeurant plein d'affection pour lui, est prisonnier de ses amours adultères avec la belle Aline. Son ami, le capitaine Bruckner, le berce de belles et mensongères histoires de marins. André meurt. Des fièvres ou de la tuberculose. Mais surtout parce qu'aucun de ses pères de remplacement ne sait assumer la paternité de cet enfant-révolution... Pourtant, le narrateur, succédant à l'oncle Galantie, choisit de devenir le « notaire des Noirs ». Par fidélité à l'enfant mort, pour accomplir, même maladroitement, son désir de justice, il se fait le conseiller et le protecteur des plus démunis.

André s'est alité vingt-quatre heures à peine après notre retour de Camp-des-Makokos. Un réveil furieux de la fièvre. Mon oncle lui-même s'inquiète et cela s'ajoute au reste. J'aurais préféré le voir indifférent. Cette fièvre est venue brutale comme un orage. Je veux bien qu'elle soit due pour une part au choc nerveux, à la déception, mais cette déception ne peut en être la seule cause. Nous serions criminels de nous rassurer à bon compte. Déjà ne suis-je pas coupable de négligence ? J'aurais dû insister pour que l'enfant soit radiographié, payer de ma poche au besoin. J'ai été avare comme vous, mon oncle. Avare. Vous avez peut-être des excuses, moi pas. Maintenant, ce soir, tuberculose ou autre chose, il faut à tout prix percer le secret de ce petit corps, nous n'avons plus le droit de laisser aller le temps, nous sommes sur la margelle, la pierre glisse

comme le savon et dans le puits il y a la mort.

Malleret réparait. Sa bonne insouciance l'a abandonné. Je voudrais sonder son âme. Ne nous cache-t-il pas la vérité ? « Je ne peux que me ré-péter, il faut vous y faire : ce gosse est en train de s'en aller comme la tige séparée de l'arbre se dessèche. Fièvre ou pas, ce n'est pas cela qui a de l'importance, on dompte la fièvre ! Ici c'est l'arrière-plan qui compte, c'est une volonté de vivre qui n'existe plus, suis-je assez clair ? La même chose que si vous vouliez tenir en équilibre au-dessus d'un gouffre en lâchant tout appui. » Émile Galantie ne se rebiffe pas contre ce qu'il aurait hier qualifié d'insanité. Admet-il enfin que le cœur a sa place dans un être ? Le capitaine Bruckner est présent lui aussi. Il avale à grand bruit sa salive, régulièrement, toutes les trente ou quarante secondes. On croirait qu'il déglutit. Il est inconsolable de la mésaventure et il se la reproche. Il n'a sans doute même plus le courage de se déshabiller pour la nuit ou bien il se tient en état de perpétuelle alerte : ses vêtements sont fripés. Il ne sait que murmurer :

« Il faut sauver ce petit. Que peut-on faire ? Que puis-je faire ?

– Le sortir de l'ombre, répond Malleret bourru.

– Que voulez-vous dire, docteur ?

– Le délivrer de cette prison ! (Il s'enflamme.) Cela ne vous saute-t-il pas aux yeux, depuis deux mois que je vous ai montré la gravité de la situation ? J'ai suggéré la pension mais on m'a envoyé faire foutre. Quoi ! Ne comprend-on pas qu'il faut une pâtée enfin à cette petite bête ? Non seulement vous la tenez à la chaîne mais encore vous la faites perpétuellement jeûner...

– Vous parlez d'or », dit mon oncle.

Il entend ne pas être jugé sans réplique par ce docteur Malleret. Il se veut cassant, hautain. Peine inutile, son émotion transparait. Il sort. Il n'aime pas qu'on le voie dans cet état.

« Laissons passer le coup de fièvre, reprend le docteur Malleret. Dès que ce gamin sera un peu d'aplomb, Richaume l'examinera à la radio. Je

vous fiche mon billet qu'il n'y a pas de tuberculose sous roche ! Il n'y a qu'un enfant qui ne veut pas vivre, qui n'a aucune raison de continuer à vivre. Pensez-vous que la mort de son coq lui aurait causé un tel choc s'il n'en avait pas été ainsi ? »

Loys Masson - Le Notaire des Noirs
R. Laffont

Des éléments romanesques analogues se reconnaissent à travers d'autres romans de Loys Masson, comme **Les Noces de la Vanille** (1962), qui raconte les amours contrariées de deux enfants, sur une plantation de la Réunion, ou comme **Les Anges noirs du Trône** (1967), qui évoque la navigation dans le Pacifique d'une secte religieuse négro-américaine se dressant contre les explosions thermonucléaires. On retrouve dans ces œuvres le schéma christique de la passion et de la mise à mort d'un enfant, la dénonciation de l'ignorance ou de la démission des pères, la transgression d'interdits sociaux ou raciaux par les héros enfants, le désir de révolution brûlant les être jeunes...

Ce que Loys Masson reprend et résume dans son poème intitulé **L'Enfant** :

Le fils qui nous viendra un jour nous l'élèverons pour les barricades si la justice n'est encore pas de ce monde.

Il marchera dans l'ombre des martyrs, camarades des fleuves, des forêts, des sillons (...).

les enfants de la mémoire

L'exiguïté des îles, le provincialisme forcé de leur vie culturelle donnent un statut de littéraire à tout amateur qui parvient, malgré le barrage des contraintes économiques, à publier un livre. Le compte d'auteur prospère. Et il trouve un (petit) public. Contrairement à ce qui se passe en Europe, où les livres publiés par leurs auteurs eux-mêmes ne sortent guère du cercle des parents et des amis. Ainsi pa-

raissent aux îles des œuvres qui ne respectent pas les normes habituelles, qui ne s'inscrivent pas dans les courants reconnus par le monde littéraire. Ainsi se constitue ce qu'on pourrait appeler (et sans que le terme ait rien de péjoratif) une « littérature brute » : littérature d'amateurs, d'écrivains du dimanche, d'auteurs qui écrivent sans trop se soucier des règles ou des contraintes du bon goût littéraire.

L'autobiographie est le genre premier de la « littérature brute ». On commence toujours par raconter sa propre histoire. Et par vouloir ressusciter le charme de ses jeunes années.

Pour ne prendre qu'un seul exemple : un vieil instituteur réunionnais, Louis-Eloi Mamosa, entreprend de raconter sa vie, au terme de quarante ans de carrière vécue comme un apostolat. Il veut montrer comment, « issu d'une famille très modeste, il est arrivé, à force de labeur et courage à la situation qu'il a occupée ». **La Vie d'un petit homme** (1972) est le récit de son enfance. Or, cette enfance est transparente : il ne s'y passe rien ; une chute bénigne de charrette ou la trouvaille, sur la route, d'un couteau et d'un tricot en sont les événements marquants. Eh bien ! malgré sa platitude, le livre finit par émouvoir, à force de naïveté auto-hagiographique.

Car chaque enfance est un trésor que préserve la mémoire.

Le 19 décembre 1919, par un beau soleil d'été, Loïs et sa sœur Marie-Ange rentraient gaiement au logis paternel, bercés allègrement par les multiples cahotements de leur charrette remplie d'herbes vertes. Ces herbes, fraîchement coupées, étaient destinées au vieux cheval Coco et au fringant âne Bibi.

Ce jour-là, c'était Bibi, le bourricot gris, qui traînait la solide charrette. Il était environ onze heures. Bibi trot-tait, fièrement, d'un bon pas sous le soleil brûlant. Il tirait à plein collier. Marie-Ange et Loïs riaient, causaient ou chantaient. Jusqu'ici, tout allait bien, très bien.

Mais, ô malheur ! A cent mètres environ de la maison du père Jean-Baptiste, dans un tournant difficile, encombré de gros cailloux pointus, la malheureuse charrette de fourrage monta sur un monticule... et patastras !... Le frère et la sœur se retrouvèrent dans le fossé, sous le véhicule renversé, les deux roues en l'air. Bibi, lui, resta pris dans les brancards. Tristement, il baissait la tête et remuait un peu ses longues oreilles. Quel spectacle !

Il n'y eut, heureusement, aucun blessé. Ni la bête, ni la charrette ne souffrirent de cet accident. Aucun dégât à signaler.

Père Jean-Baptiste et mère Denise, au bruit de l'accident, accoururent, naturellement, sur les lieux tout affolés. Mais, quand ils constatèrent que leurs enfants n'avaient aucune blessure, il rirent de bon cœur comme les autres spectateurs, secouristes bénévoles. Pourquoi ? Parce que Marie-Ange et Loïs étaient, sous la charrette renversée, comme deux caillies dans une cage.

« Oh ! comme c'est rigolo », disait Bruno, un curieux loustic au large sourire.

Quand Marie-Ange et son frère furent sur la route, bien droits sur leurs jambes, ils se jetèrent dans les bras de leurs parents, bien contents de n'avoir absolument rien de cassé.

Rentrés au logis, le père, la mère et les deux enfants y déjeunèrent, néanmoins, de bon appétit. Même Mick, le bon et fidèle chien de Loïs, dévora tout son déjeuner en remuant gentiment sa longue queue noire.

L.E. Mamosa
La vie d'un petit homme
La pensée universelle

les enfants humiliés

Mais la mémoire garde aussi le souvenir d'enfances mutilées par la misère des îles. L'envers du paradis, c'est l'exploitation coloniale qui n'en finit pas de mourir. Quelques livres récents ont tenté de dire ces enfances massacrées.

Sur le mode autobiographique, un jeune Réunionnais, Kristian, exilé en France par le service militaire et devenu ouvrier, a raconté son enfance insulaire misérable et ses mésaventures dans la métropole. Écrit d'abord en créole, ce récit a été traduit en français et publié (1977) dans une version bilingue. Sans grandiloquence, il montre comment l'enfant pauvre est enfermé dans la misère : il ne passe même pas le certificat d'études, parce que sa mère n'a pas de quoi payer les « fournitures pour l'examen ».

Amin ek mon frér, dek nou la fine boir kafé, nou pran lo férblan é ni sar šaroy do lo. Laba dovan kanal, nana in bonpé do moun i fé la ké. Nou poz nout ferblan atér é nou sar zoué bité ek bann ti kamarad. Mon bann ti sér, banna téi prépar inpé manzé pou nou gouté épi téi sar done manzé košson.

Kan téi arriv sèt-ér, lo korvé té fini. Momon la fine lévé osi, li asiz koté lo fé. Momon i di anou : fil lav inpé zot min, zot pat épi zot zoréy pou šanzé pou alé lékol. Kan nou la fine nir inpé prop, nou sar fé inn ti tour dans la kizine pou tourn-tourn dovan momon é oir si li done pa nou arien pou manzé avann alé lékol. Tanzantan i done anou inpé rišofé oubiansa inn ti pé soso-mai, défoi osi nou lé blizé argard par lo trou.

Aprés, la viyé i di anou : bon, bin pran zot sak, foulkan lékol astér. Nou sava. La, nou komans zoué loukouri, volér-pistaš, dépi la kaz ziska lékol.

Téi fé fré, téi fé šo, moin navé toutan mon ti šort-kaki ou šoka, mon ti kabay-zéfir é mon pat atér. Kan téi fé fré, inn min téi tienbo mon liv, mon lot min téi tienbo mon kol šomiz pou anbar la fré. Kan navé lo van, mon min té si mon tét pou anpés mon ti šapo-la-kloš tonbé. Kan la pli téi tonb, moin té oki kapišon. Alor moin téi kit mon liv dann tiroir lékol, aköz mi koné andsandan moin téi sar zoué dann lo. Sa i fék lo landmin moin téi koné pas mon léson.

An klas, sakfoi téi fé moral ou sinon léktir, ou té sir moin téi dor. La pa bəzoin di azot moin téi dor pas tousél !

Mi arpél in zour, lo mét-lékol téi son léson d'şoz si térmomét, moin téi mazine gardien béf ou sinon grat kann ek gramoun té pli gayar.

Lo onz-ér, tout marmay-lékol téi sava manz la kantine, an ran pan dé. Moin téi profér manz la kantine, aköz téi done do ri alork la kaz nou téi manz mai. Lo samdi onz-ér téi kom in zour-d-fét pou nou, aköz téi done anou inn ti bout la viann, é la viann, sa la kaz nou téi oi pa sa souvan.

Mon frère et moi, dès qu'on avait bu notre café, on prenait le fer-blanc et on allait chercher de l'eau à la fontaine. Là-bas, il y avait déjà plein de monde en train de faire la queue. On posait notre fer-blanc et on allait jouer avec nos petits camarades. Pendant ce temps, mes petites sœurs préparaient notre goûter et donnaient à manger au cochons.

Quand il était 7 heures, les corvées étaient finies. Maman était levée, elle aussi, et elle était assise auprès du feu. Elle nous disait : « Allez vous laver les mains, les pieds et les oreilles et préparez-vous pour aller à l'école. »

Quand on était à peu près propres, on allait faire un petit tour dans la cuisine. On tournait un peu autour de maman pour voir s'il n'y avait rien à manger avant de partir. Des fois, elle nous donnait un peu de riz réchauffé (1), des fois de la bouillie de maïs, mais des fois aussi on restait sur notre faim et on était obligé de « regarder par le trou de la serrure ». Après ça, la vieille nous disait : « Bon, prenez votre sac maintenant et fichez le camp à l'école. »

On s'en allait et en chemin on jouait à « cours-le-loup », au « voleur de cacahuètes », depuis la maison jusqu'à l'école.

En été comme en hiver, j'avais toujours un petit short en toile kaki, une chemisette en zéphyr et les pieds nus. Quand il faisait froid, d'une main je tenais bon mes livres, de l'autre je tenais mon col de chemise pour me protéger. Quand il y avait du vent, je mettais la main sur la tête pour empêcher mon « chapeau-la-roue-l'auto » (2) de s'envoler. Quand il

(1) Riz réchauffé : riz froid de la veille que l'on réchauffe avec du saindoux et du piment.

(2) Chapeau-la-roue-l'auto : chapeau noir à larges bords qui fait penser aux roues d'une voiture.

pleuvait, je n'avais pas d'imperméable. Alors je laissais mon livre dans le tiroir de mon pupitre, parce que je savais qu'en rentrant chez moi j'allais jouer dans l'eau ; si bien que le lendemain, je ne savais pas mes leçons, évidemment.

En classe, chaque fois qu'on faisait morale ou bien lecture, tu peux être sûr que je m'endormais et inutile de te dire que je n'étais pas le seul. Je me souviens d'un jour où le maître d'école faisait sa leçon sur le thermomètre, et moi je pensais que ce serait bien mieux pour moi de garder les bœufs ou de cultiver la canne avec mon père.

A 11 heures, tous les enfants allaient manger à la cantine, en colonne par deux. Moi j'aimais mieux manger à la cantine parce qu'on nous donnait du riz, alors qu'à la maison on mangeait plus souvent du maïs. Le samedi, c'était un repas de fête pour nous parce qu'on nous donnait un bout de viande, et de la viande on n'en voyait pas souvent la couleur à la maison.

Kristian - Zistoir Kristian - Maspero

Sur le mode romanesque, Anne Cheynet évoque dans **Les Muselés** (1977) deux enfances réunionnaises. Leur paysage familial, c'est la faim, le chômage, la répression politique, l'alcoolisme, la promiscuité de cases misérables. Leur avenir, pour l'une la prison, pour l'autre, la mort.

J'ai envie de bouger. Depuis ce matin je suis assis là, à écouter le petit maître chinois. L'école est sale et laide. Quand j'étais petit, que j'étais au cours élémentaire, dans la classe du Directeur, c'était un peu mieux. A part ça, je ne peux pas dire que j'aie eu de la chance d'être dans une belle école avec des bancs neufs, de jolis livres, avec beaucoup d'images sur les murs, une école comme j'en ai vu une un jour à la télé chez ma marraine. Mais l'école que j'ai vu était une école « zoreil ». C'était en France. C'est pour ça qu'elle était belle. Il fallait qu'elle soit propre cette école-là : il y avait beaucoup d'enfants blancs qui portaient des souliers et qui arrivaient en imperméable. Tout ce monde ne

pouvait tout de même pas s'asseoir sur un banc sale dans une vieille classe avec leur beau linge. C'était une émission très intéressante : on voyait les maîtres qui emmenaient les élèves faire de la gymnastique sur un magnifique terrain. Après, ils allaient prendre la douche dans de petites cabines. J'aimerais bien qu'il y ait la douche à la maison mais on n'est pas assez riches et puis il n'y a pas d'eau.

Dans ces écoles en France, les enfants sont tous gentils, ils répondent bien en « tournant la langue » (3) quand on les interroge et le maître n'a pas besoin de faire répéter dix fois la même chose. Nous autres nous n'avons pas bonne tête : la plupart d'entre nous ne parlent pas en classe.

Mon camarade à côté de moi s'appelle Amplis ; il est un peu bêta parfois ce garçon-là. Il apporte des « bêtes argent » (4) dans sa poche et il pense qu'avec ça il va devenir riche.

Mon autre voisin s'appelle Sangany, un grand malabar maigre, aux yeux perpétuellement morts comme des yeux de poisson. Il ne dit jamais rien. S'il arrive qu'on lui donne un coup de coude – cela se produit souvent vu qu'on est serré sur nos bancs comme des pilchards dans la boîte – il vous regarde alors en silence. Qu'on donne un coup de coude à quelqu'un comme Amplis, pendant la récréation il vous « pèsera » par terre.

Tous les enfants sont plus jeunes que moi. J'ai presque seize ans. Le Directeur avait même failli me renvoyer mais Papa Antoine l'a supplié de me garder. C'est la maladie qui est cause de mon retard. Alors le Directeur a accepté mais je serais mis dehors cette année si je n'ai pas mon certificat d'études. Je me demande si je l'aurai : quand il faut lire quelque chose je lis mais je ne sais pas faire une lettre sans fautes. S'il s'agit de lettres pour la famille j'écris mais quand on a besoin d'écrire des lettres aux étrangers on est obligés de payer quelqu'un. Papa Antoine sait tout juste un peu déchiffrer, maman ne

(3) Expression caractérisant en créole la prononciation française.

(4) Nom local de la cétoïne dorée.

(5) Toiles d'araignées.

sait pas lire du tout. Ni l'un ni l'autre n'ont jamais su écrire.

Toussaint !... Combien de centimètres carrés ?...

Aïe, aïe, aïe ! C'est que je ne l'écoutais plus moi !

Je jette un coup d'œil à Amplis : il ne sait pas davantage. Ce n'est pas la peine de demander au malabar, sa cervelle ne marche pas. Je cherche derrière moi, du côté d'Enilorac, mais celui-ci est en train de regarder ailleurs.

— Alors, presse Monsieur, tu n'écoutais pas ?

Je baisse la tête. Pauvre Monsieur ! Je voudrais bien écouter ce qu'il dit, mais c'est plus fort que moi, quand je suis resté quelque temps sur le banc, mon esprit s'en va loin. Je commence à regarder les « moulals » (5) au plafond, le placard de papier à fleurs roses sur la cloison de bois. Autrefois, il y avait une araignée. J'aimais bien la regarder lorsqu'elle grimpait le long de son fil invisible. On aurait dit qu'elle était suspendue dans le vide. Un jour, Monsieur l'a vue et l'a écrasée.

Je pense aussi à la maison, à Papa Antoine qui est parti à la pêche, à maman dans le jardin ou en train de faire la cuisine. Mon estomac crie et j'essaie de renifler les odeurs de la cantine pour deviner ce qu'on mangera à midi...

— Assied-toi ! Privé de récréation !

Je ne lui dis rien mais ça ne me fait vraiment pas grand-chose quand il me retient pendant la récréation. De toute façon dehors, on ne peut pas courir, il y a à peine de la place pour faire une partie de « blaises ». C'est ennuyeux de jouer toujours à la même chose.

La récréation justement sonne, une clochette que l'on entend tinter tout frêle, dans l'autre école. Il y a un local à part pour nous, les « fins d'études ». On y a mis les enfants qui ont la tête dure.

Monsieur, en sortant, me rappelle

qu'il faut rester là en punition.

Je ne bouge pas. J'entends les autres. Quelques-uns se tiennent sur le perron de la Mairie, juste à côté, et bavardent, d'autres jouent aux blaises. Parfois ils jurent. Monsieur fait alors celui qui n'a pas entendu.

Le soleil tape juste sur ma table. Je saisis le compas d'Amplis. Je veux faire quelque chose ; j'ai envie de dessiner la figure de Monsieur. Je vais la dessiner à la place de Sangany pour voir s'il remarque.

La figure de Monsieur est plutôt comique : deux petits yeux en boutonnière, les lunettes... Il y a aussi un bouton noir à côté de son nez. Je vais le mettre... Voilà !

La récréation est terminée. Les autres rentrent. Monsieur fait ouvrir les livres de géographie. Ceux qui ont des livres essaient de partager avec les autres. Ceux qui ne peuvent suivre se croisent les bras, se bornant à écouter.

— Aujourd'hui on étudie le Bassin Parisien : annonce Monsieur.

A. Cheynet - Les Muselés
L'Harmattan

l'enfance oubliée

Un regret, pour conclure. Le panorama esquissé propose une riche variété de visages de l'enfance : des mythiques enfances fabuleuses aux réalités de l'enfance malheureuse. Pourtant, il me semble que l'enfance n'a pas, dans ces littératures insulaires de l'océan Indien, la place qui pourrait lui revenir. Sans doute parce qu'il n'y a pas (encore) de grand roman de l'enfance : un roman dont l'enfant serait le foyer ardent, et non un faire-valoir romanesque. Mais surtout parce que la littérature ne s'adresse pas assez aux enfants, pour leur parler d'eux-mêmes ou (pourquoi pas ?) pour les faire parler eux-mêmes.